

L'ÂGE DU FEU

DU MÊME AUTEUR

Le Tigre, Noir sur Blanc, 2011 / Libretto, 2013

L'Arbre d'or, Noir sur Blanc, 2014 / Libretto, 2024

Les Enfants du jaguar, Buchet/Chastel, 2016

John Vaillant

L'ÂGE DU FEU

Chronique d'une planète en flammes

*Traduit de l'anglais
par France Camus-Pichon*

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

Titre original : *Fire Weather*

© 2023 by John Vaillant

© 2024, Les Éditions Noir sur Blanc,
CH-1003 Lausanne, pour la traduction française

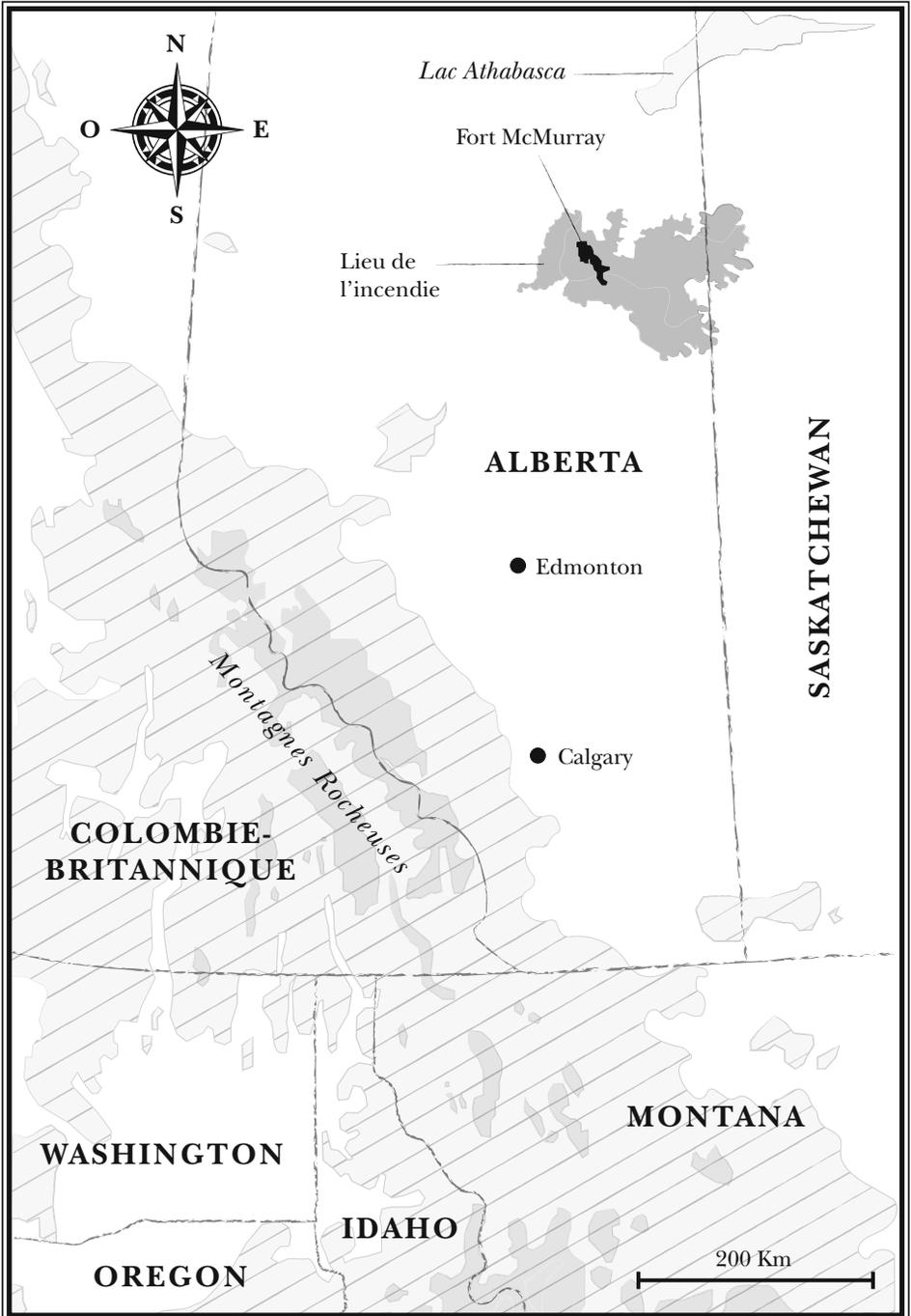
ISBN : 978-2-88983-050-3

Aux chercheurs et aux visionnaires

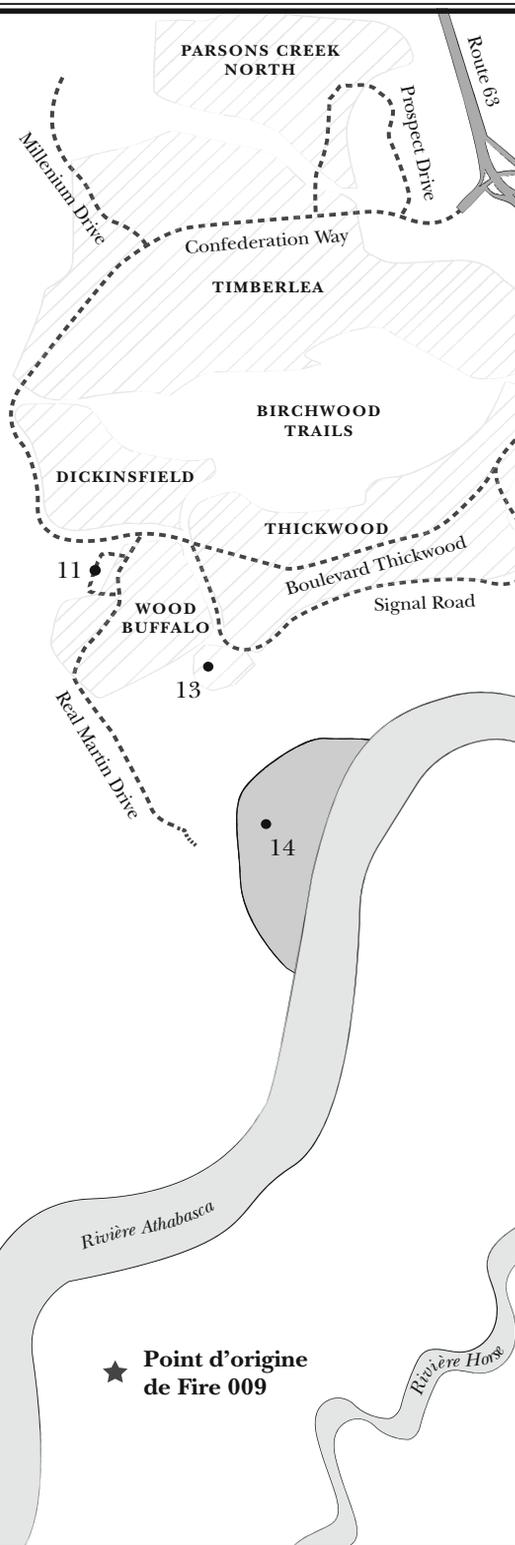
Sommaire

<i>Carte 1 : Le Nord-Ouest américain</i>	11
<i>Carte 2 : Fort McMurray</i>	12
Première partie : Histoires des origines	15
Deuxième partie : Alerte incendies	97
Troisième partie : Le jour du jugement.....	279
<i>Épilogue</i>	435
<i>Notes</i>	439
<i>Bibliographie</i>	475
<i>Index</i>	479
<i>Crédits des illustrations</i>	487
<i>Remerciements</i>	489

LE NORD-OUEST AMÉRICAIN



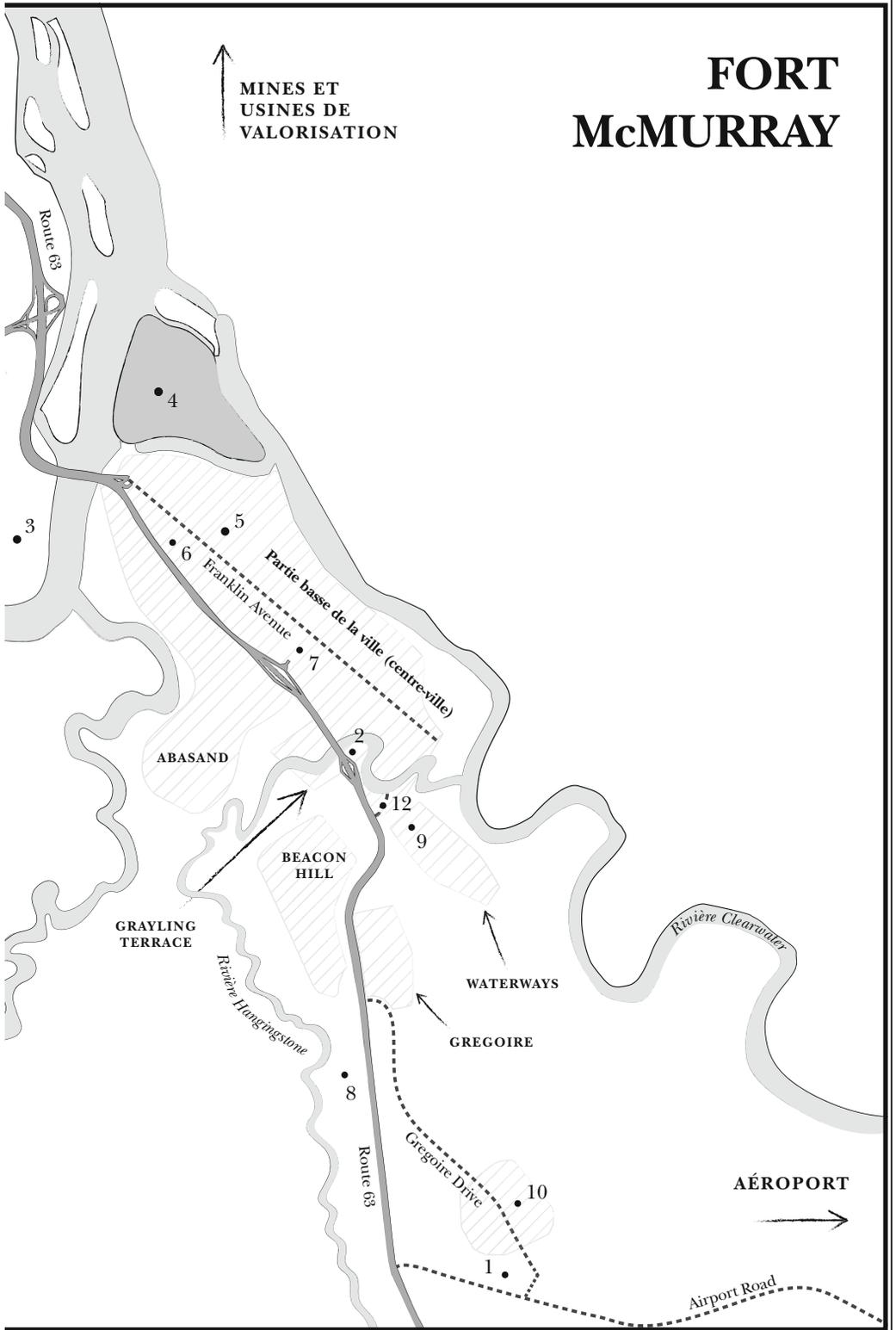
1. Caserne 5
2. Caserne 1
3. Usine de traitement des eaux
4. Centre de loisirs de Suncor
5. Studio de Mix 103
6. Hôtel de ville
7. Hôpital
8. Centennial Park
9. J. Howard Pew Memorial Park
10. Mackenzie Industrial Park
11. J. W. Mann Drive
12. Pelican Drive
13. Westview Heights
14. Club de golf de Fort McMurray



1 Km

FORT McMURRAY

↑
MINES ET
USINES DE
VALORISATION



PREMIÈRE PARTIE

HISTOIRES DES ORIGINES

Le National Weather Service diffuse une « Alerte incendies » dès que les conditions météo et la sécheresse peuvent provoquer un risque accru de départs de feu.

« Dans ce long enchaînement de cause à effet, aucun fait ne peut être pris en considération isolément. »

Alexander von HUMBOLDT
et Aimé BONPLAND¹

Prologue

Par un après-midi torride de mai 2016, à moins de 10 kilomètres de la jeune cité pétrolière de Fort McMurray dans l'Alberta, un modeste feu de broussailles, attisé par le vent, s'étendit rapidement à une forêt de feuillus et de conifères qui n'avait pas connu d'incendie pendant plusieurs décennies. Plus reculé que les autres, il avait d'abord fait ce que font, aux premières heures de leur vie, la plupart des feux de forêt causés par l'homme : progresser tant bien que mal depuis le départ de feu, dans l'herbe, l'humus et les feuilles mortes – l'équivalent, pour un incendie, des aliments pour bébés. En fonction de la météo, ces combustibles déterminent à quelle sorte d'incendie on aura affaire : de ceux qui couvent au ras du sol, condamnés à s'éteindre sous le poids de la rosée d'une nuit de printemps fraîche et sans vent, ou bien quelque chose de plus vaste et durable, de dynamique – capable de transformer la nuit en jour et le jour en nuit, et, incontrôlable, dévorant tout sur son passage, d'imposer sa volonté au monde.

Il était tôt dans la saison pour ces feux, mais au ministère de l'Agriculture et des Forêts de l'Alberta les services de lutte contre les incendies se tenaient en alerte. Sitôt la fumée repérée, des équipes spécialisées furent envoyées sur place avec un hélicoptère et des canadiens en renfort. Les premiers intervenants furent choqués par ce qu'ils virent : lorsqu'un

hélicoptère bombardier d'eau survola les lieux, la fumée était déjà noire et tourbillonnante, signe d'une intensité inhabituelle. Malgré l'intervention rapide des pompiers, l'incendie passa en deux heures d'une superficie de 2 à 60 hectares. Les feux de forêt s'éteignent d'habitude en une nuit sous l'effet de la fraîcheur et de la rosée, mais le lendemain à midi celui-là s'étendait sur près de 800 hectares. La rapidité de sa progression coïncidait dans toute l'Amérique du Nord subarctique avec une série de températures record, atteignant le 3 mai 32 °C là où il ne fait normalement qu'une quinzaine de degrés. Le même jour, un mardi, la couche d'inversion qui contraignait la fumée et les vents se résorba, ces derniers forcèrent jusqu'à 20 nœuds et un monstre enjamba la rivière Athabasca.

En quelques heures une apocalypse régionale s'abattit sur Fort McMurray, balayée par des tempêtes de feu successives – des jours durant. Des quartiers entiers furent réduits en cendres sous un imposant pyrocumulus, qui se forme habituellement au-dessus d'un volcan en éruption. L'étendue et la violence de la perturbation météorologique causée par l'incendie générèrent des vents dignes d'un ouragan, et des éclairs qui allumaient d'autres feux à des kilomètres de là. Près de 100 000 personnes durent fuir lors de ce qui reste la plus massive et la plus rapide évacuation en vingt-quatre heures de l'histoire des incendies modernes. Tout l'après-midi, les téléphones portables et les caméras embarquées filmèrent des citoyens en larmes, priant ou jurant alors qu'ils tentaient d'échapper à une annihilation soudaine dans un monde où la chaleur ébranlait les fenêtres comme à coups de poing, où il pleuvait du feu et où l'air se muait en flammes rugissantes. Ce jour-là, le choix fut simple et brutal : Maintenant ou Jamais.

Une semaine plus tard, le bilan de l'incendie évoquait celui d'une explosion nucléaire : non pas des « dégâts », mais un anéantissement total. S'efforçant de décrire ce qu'elle avait vu en inspectant la dévastation laissée par l'incendie, la Première ministre de l'Alberta conclut : « On va là où se trouvait une maison, et par terre on voit quoi ? Des clous. Des tas de clous, encore et encore². » Plus de 2 500 maisons et immeubles furent détruits, d'autres endommagés par milliers ; plus de 5 500 kilomètres carrés de forêt furent brûlés. Lors de la diffusion des premières photos, les flammes avaient déjà

craché dans l'atmosphère 100 millions de tonnes de dioxyde de carbone, provenant pour l'essentiel de la combustion des voitures et des maisons. L'incendie de Fort McMurray, destiné à devenir la catastrophe naturelle la plus coûteuse de l'histoire du Canada, continua de brûler, non pas des jours mais des mois durant. Il ne serait déclaré totalement éteint qu'en août de l'année suivante.

Les feux de forêt vivent et meurent au gré de la météo, mais « la météo » ne signifie pas la même chose qu'en 1990, ou qu'il y a une décennie, et si l'incendie de Fort McMurray a nourri en mai 2016 les fils d'actualité du monde entier, c'est non seulement à cause de sa férocité et de sa taille terrifiantes, mais aussi de son impact direct – comme celui de l'ouragan Katrina à La Nouvelle-Orléans – sur le centre névralgique de l'industrie pétrolière multimilliardaire du Canada. Cette industrie et cet incendie représentent de manière emblématique deux tendances progressant de pair depuis un siècle et demi. À elles deux, elles incarnent cette synergie folle entre une fuite en avant dans l'exploitation à tout prix des hydrocarbures et l'augmentation correspondante des gaz à effet de serre qui modifient notre atmosphère en temps réel. Au printemps 2016, au cours de l'année la plus chaude de la décennie enregistrée dans l'histoire, une nouvelle sorte d'incendie fit son apparition sur la planète.

« Personne n'a jamais rien vu de pareil³ », affirma sur une chaîne nationale de télévision le chef des pompiers de Fort McMurray, épuisé et affligé. « L'origine de ce phénomène, son étendue, sa progression : cela change complètement la donne. »

1

Si un arbre brûle dans la forêt et que personne ne le voit...

Au Canada, c'est plus qu'une question philosophique. Ce pays contient 10 pour cent des forêts de la planète, dont de vastes zones inhabitées. Mais « vaste » est un qualificatif inadéquat s'agissant du Canada, de ses forêts, ou de ses incendies. Un moyen de mesurer son immensité est de prendre le volant à Great Falls dans le Montana et de rejoindre, par l'autoroute I-15, Sweetgrass à la frontière canadienne. De l'autre côté, à Coutts dans l'Alberta, mettez votre compteur kilométrique à zéro et roulez vers le nord. Et calez-vous dans votre siège pendant deux jours. Avec les Montagnes Rocheuses immédiatement à votre gauche, cet itinéraire vous fait traverser Lethbridge, Calgary et Red Deer en longeant la lisière occidentale des Prairies – une région d'élevage et de culture du blé. Une fois dépassée la métropole septentrionale d'Edmonton, vous serez de plus en plus seul sur la route entre des étendues de prairie subarctique – prés gelés ou en partie inondés, tout juste bons pour y faire paître du bétail.

Le long de cette route, à peine plus large qu'une rue de lotissement, se succèdent quelques hameaux avec un seul feu de circulation et une station-service, la suivante étant à 80 kilomètres. À l'est et à l'ouest, des pistes gravillonnées s'étirent à perte de vue, et les constructions dues à l'homme paraissent de plus en plus étonnantes et sporadiques. Ici se dresse avec

son dôme en forme de bulbe couvert de zinc une église ukrainienne pas plus grande qu'une école, dans une solitude si profonde et venteuse qu'elle rappelle les grandes steppes eurasiennes. Là, une grange ploie asymétriquement sous le poids d'un siècle entier, passé pour moitié dans l'étreinte du froid hivernal, ses propriétaires depuis longtemps disparus. Plus loin miroite un lac de 4 hectares, aux eaux d'un bleu si saisissant que même le reflet du ciel de l'Alberta ne suffit pas à l'expliquer. Quelque part en chemin, vous franchirez une ligne de partage invisible où les cerfs font place aux orignaux, les corneilles aux corbeaux, et les coyotes aux loups. Lorsque vous arriverez à North Star, les grands espaces pour lesquels l'Alberta est célèbre seront recouverts d'une alternance de tourbières et de forêts de conifères et de feuillus de petite taille, offrant une forte ressemblance avec la Sibérie. Quand vous ferez halte pour prendre un café dans un endroit isolé du nom d'Indian Cabins, ce sera déjà le lendemain et votre compteur affichera plus de 1 500 kilomètres, mais vous serez toujours dans l'Alberta.

Si haut vers le nord, dans cette enclave subarctique, tout prend des proportions démesurées : les lacs peuvent être grands comme des mers intérieures et les truites qui y vivent peser une cinquantaine de kilos ; d'énormes animaux sauvages, dont le plus gros bison du continent, y sont plus nombreux que les humains. Dans le parc national Wood Buffalo, deuxième de la planète par la taille, se trouve le plus imposant barrage construit par des castors dans le monde. Repéré par satellite en 2007, il est deux fois plus long que le barrage Hoover aux États-Unis et continue apparemment à s'agrandir. En 2010, Rob Mark, un habitant du New Jersey ayant l'esprit d'aventure, décida de l'explorer. Il était en principe le premier à s'y rendre, et ce fut une épreuve. « La végétation est si touffue, déclara-t-il à la chaîne CBC, qu'on ne voit pas très loin... Puis elle fait place à des tourbières où il est incroyablement difficile de progresser. Et pour finir celles-ci se transforment en vrai marécage¹. » Voilà pourquoi si peu d'étrangers fréquentent la région durant les mois les plus chauds, et pourquoi il est préférable de la traverser en hiver. « Les moustiques, ajouta Mark, sont une horreur. »

Unique exception au gigantisme ambiant : les arbres, qui dépassent rarement 20 mètres de haut ou cent ans d'âge. Ces forêts, un mélange de pins, d'épicéas, de trembles, de peupliers et de bouleaux, sont connues sous le nom de forêt boréale*, et ce qui leur manque en hauteur, elles le compensent par le nombre des arbres. Ceinturant l'hémisphère Nord sous le cercle polaire, la forêt boréale est le plus vaste écosystème terrestre et comprend presque un tiers de toutes les zones forestières de la planète (16 millions de kilomètres carrés – plus que les 50 États américains réunis)². Cette forêt boréale recouvre un bon tiers du Canada, dont une moitié de l'Alberta. Continuant vers l'ouest, au-delà des Rocheuses, à travers la Colombie-Britannique, le Yukon, l'Alaska et le détroit de Béring jusqu'en Russie (où elle est connue sous le nom de taïga), elle s'étend jusqu'en Scandinavie, puis, sans se laisser arrêter par l'océan Atlantique, elle resurgit en Islande avant de reprendre à Terre-Neuve sa route vers l'ouest pour boucler la boucle, guirlande verte couronnant le globe.

Aussi densément boisée qu'elle peut le paraître depuis le bord de la route, la forêt boréale est en réalité quelque chose de beaucoup plus amphibie, contenant plus de sources d'eau douce que n'importe quel autre écosystème. En ce sens, elle ressemble à une sorte d'éponge hémisphérique recouverte d'arbres, leurs milliards de kilomètres de racines reliant les continents tel un réseau souterrain. Même si la forêt boréale est moins marécageuse que les Everglades en Floride, ses innombrables lacs, étangs, tourbières, rivières et ruisseaux assurent une fonction similaire de stockage, de filtrage et d'évacuation de l'eau douce. Des milliards d'oiseaux, représentant des centaines d'espèces, habitent cet écosystème ou le traversent pour migrer.

Si les arbres ne deviennent jamais ni très grands ni très vieux, une raison en est que, malgré toute cette eau, ils sont régulièrement décimés par les flammes. Voilà leur destin. Ainsi la forêt boréale est-elle un véritable phénix au sein des écosystèmes : renaissant de ses cendres, elle doit brûler pour

* « Boréal(e) », qui signifie « septentrional(e) », vient de Borée, dieu grec du vent du nord. *(Toutes les notes de bas de page sont de l'auteur.)*

se régénérer, ce qu'elle fait çà et là, de manière aléatoire, tous les cinquante à cent ans. Ce biome colossal stocke autant de carbone, voire plus, que toutes les forêts tropicales réunies, et quand il brûle, il s'embrace comme une bombe carbone. En Amérique du Nord, l'épicentre de ces explosions stratosphériques est le nord de l'Alberta. D'où le fait que chaque ville de la région, grande ou petite, soit confrontée au même dilemme : là où finissent les maisons, commence la forêt. Des ours, des loups, des élans, et même des bisons y vivent, mais ce qui se cache de plus dangereux dans ces bois, c'est le feu. Dans des conditions favorables, un énorme incendie boréal peut survenir telle la fin du monde, rugissant et impossible à stopper. De ceux capables de brûler des milliers de kilomètres carrés de forêt et tout ce qui s'y trouve sans pouvoir être maîtrisés.

Pratiquement inconnu, et à l'époque, observé par une poignée de gens seulement, le Chinchaga Fire de 1950 fut le plus important incendie jamais répertorié en Amérique du Nord. D'abord simple départ de feu à la frontière de la Colombie-Britannique et de l'Alberta en juin de cette année-là, il progressa vers l'est dans le nord de l'Alberta durant plus de quatre mois, détruisant près de 2 millions d'hectares (17 000 kilomètres carrés) de forêt – plus ou moins la superficie des États du Connecticut et de Rhode Island, ou trois fois celle de l'Île-du-Prince-Édouard. Le nuage qu'il engendra fut baptisé, à cause de son immensité, le Great Smoke Pall (Grand voile de fumée) de 1950³. Il s'élevait à 40 000 pieds dans la stratosphère⁴, et son ombre colossale fit baisser les températures moyennes de plusieurs degrés, les oiseaux grillèrent en plein midi, et il créa d'insolites effets d'optique autour de l'hémisphère Nord, de nombreux témoignages décrivant des soleils mauves et des lunes bleues⁵. Avant le Chinchaga Fire, on n'avait rapporté de phénomènes à cette échelle que lors de l'éruption du Krakatoa en 1883⁶. Carl Sagan fut suffisamment impressionné par l'impact du Chinchaga Fire pour se demander s'il ne ressemblerait pas à celui d'un hiver nucléaire⁷.



Chaque année la NOAA (Agence américaine d'observation océanique et atmosphérique), en collaboration avec des chercheurs canadiens et mexicains spécialistes des incendies, publie un document intitulé *North American Seasonal Fire Assessment and Outlook* qui tente de prédire le degré de probabilité des feux de forêt sur le continent. Il comprend des cartes pour chaque mois de la saison des incendies, avec un code de couleurs – le rouge indiquant un risque accru, le vert une baisse⁸. Comme celles de 2015 avant elles, les cartes mensuelles de 2016 comportaient plus de rouge que de vert, et les cartes de mai plus de rouge que toutes les autres : outre une grande partie du Mexique, du Middle West américain et de la totalité d'Hawaï, il recouvrait presque tout le sud du Canada – des Grands Lacs jusqu'aux Rocheuses. Cela représentait une énorme étendue et incluait la majorité des gisements pétroliers en cours d'exploitation dans l'Alberta. Au centre de cette zone à haut risque, au milieu de la forêt, se trouvait Fort McMurray.

Cette ville est une anomalie en Amérique du Nord. Située à environ 1 000 kilomètres au nord de la frontière américaine et 1 000 kilomètres au sud du cercle arctique, c'est un îlot industriel dans un océan d'arbres. Sans l'attrait du pétrole, cette partie de l'Alberta ressemblerait encore plus à la Sibérie : une population clairsemée ; des cours d'eau pointant comme l'aiguille d'une boussole vers l'océan Arctique ; des arbres malingres d'une durée de vie limitée et prenant facilement feu. Une demi-douzaine de localités permanentes est répartie sur une région de la taille du Kentucky, une seule ayant plus de 800 habitants : en 2016, Fort McMurray et ses municipalités satellites abritaient une population internationale de près de 90 000 personnes vivant dans 25 000 maisons et logements allant du mobile home à la villa McMansion, en passant par des lotissements et des immeubles résidentiels. La « zone urbaine » – bénéficiant des services de ramassage des ordures ménagères et de lutte contre les incendies – couvre 100 kilomètres carrés de terrain accidenté, sillonné par des ruisseaux et ravins auxquels s'ajoute le lit de deux rivières et de deux affluents. Ensemble ils entourent la ville, l'enserrant comme les tentacules d'une pieuvre.

Tout autour s'ajoutaient les « camps de travailleurs » pour une population fantôme d'à peu près 50 000 ouvriers, dont

le nombre fluctue avec le prix du pétrole brut, le rythme de son exploitation et les opérations cycliques de maintenance des raffineries. Selon un résident de longue date : « Nous ne sommes qu'une colonie des compagnies pétrolières⁹. » Le Canada est le quatrième producteur mondial de pétrole et le troisième exportateur. Presque la moitié des importations des États-Unis vient du Canada – plus ou moins 4 millions de barils par jour¹⁰, soit l'équivalent d'un gigantesque tanker toutes les vingt-quatre heures. Près de 90 pour cent de ce volume considérable est issu de Fort McMurray¹¹.

Quoique étant pratiquement inconnue en dehors du Canada et de l'industrie pétrolière, cette ville est devenue au cours des deux décennies écoulées la quatrième de l'Amérique du Nord subarctique après Edmonton, Anchorage et Fairbanks. En termes d'heures supplémentaires et de salaires en dollars, il s'agit sans aucun doute de celle où l'on travaille le plus dur sur le continent, et où l'on est le mieux payé. En 2016, deux ans après une décennie de boom économique interrompue par une chute soudaine des prix mondiaux du pétrole brut¹², le revenu annuel moyen d'un foyer approchait encore les 200 000 dollars. Fort McMurray s'est vu décerner au fil des ans plusieurs surnoms, l'un d'eux étant Fort McMoney.

La journée du 3 mai 2016 commença différemment pour chacun, mais à Fort McMurray elle se termina de la même façon pour tous. Pour Shandra Linder, elle avait débuté par un rite de printemps. Linder était conseillère en ressources humaines chez Syncrude (mot-valise anglais signifiant « pétrole brut de synthèse »), un pilier de l'économie locale. Corey, ingénieur et mari de Shandra, y était employé lui aussi, comme la plupart de leurs amis. Le couple Linder travaillait au siège de la compagnie à Mildred Lake, à une demi-heure de route au nord de la ville. En 2016, Shandra parlait de « Fort Mac » comme de son chez-elle depuis près de vingt ans ; blonde aux cheveux courts, elle est en bonne condition physique, chaleureuse, et n'aime pas qu'on lui fasse perdre son temps. Cela semble logique pour celles et ceux qui la connaissent et savent ce qu'elle fait, mais quelqu'un de l'extérieur serait peut-être surpris de voir une femme si raffinée – et féminine – dans un univers si reculé, industriel et machiste. Sur « le Site » (terme fourre-tout désignant n'importe quel gisement ou autre lieu de

travail en rapport avec le pétrole autour de Fort McMurray), le quota de femmes est d'environ une pour 25 hommes. Linder s'habillait en conséquence : maquillage réduit au minimum, pas de décolletés, pantalons sombres, pas de talons hauts – une tenue adéquate pour grimper dans les pick-up et les SUV et en descendre, pour travailler dans un monde d'hommes. Elle respire le calme et l'assurance, entre autres parce que être employée à plein temps chez Syncrude, ou chez son principal concurrent, Suncor, vous confère un statut à part. C'est l'équivalent boréal d'un emploi chez ExxonMobil ou Shell, et ce privilège a sur autrui la puissance d'une phéromone. Pour citer un cadre de l'entreprise¹³ : « Moi je suis chez Syncrude, et pas vous. » Commerciaux et techniciens arborent leur badge comme les couleurs d'une équipe de foot – même dans les bars où, durant le dernier boom pétrolier, ils exerçaient sur les femmes disponibles le même attrait que le plumage de certains oiseaux. Comparable à la carte Platinum d'un trader, mais bien visible, un badge Syncrude communique au premier coup d'œil un ordre de grandeur : salaire à six chiffres, pick-up valant une somme à cinq chiffres, budget fêtes à quatre chiffres, compétences monnayables. Dans le même temps la compagnie – également surnommée « the Owner » (« la Proprio »), ou « Mother Syncrude » – exige beaucoup en retour : comme à Wall Street ou dans la Silicon Valley, travailler tard le soir ou pendant le week-end fait tout bonnement partie du contrat. Mais c'est ainsi qu'on s'enrichit : à Fort McMurray, les meilleures heures sont les heures sup.

Shandra Linder avait vu le nuage de fumée au sud-ouest de la ville, parce que tout le monde l'avait vu. Il était là depuis des jours, changeant de forme à l'horizon, chou-fleur aux gris et aux bruns tourbillonnants promené par les vents, qui paraissait avoir poussé d'un seul coup au-dessus de la forêt le dimanche après-midi. Depuis, il ne cessait de grossir, mais il était encore à des kilomètres et des kilomètres, et il n'était pas seul. Pendant le week-end, les Linder avaient hébergé des amis évacués à cause d'un autre incendie qui s'était déclaré près de la nouvelle zone industrielle de Stonecreek au nord de la ville. C'était presque pour rire : le dimanche 1^{er} mai, ils avaient bu des cocktails sur la terrasse à l'arrière de leur maison de Timberlea, un des nombreux quartiers sur les hauteurs au

nord et à l'ouest de Fort McMurray. Là, leur verre à la main, le gazon et la fontaine miniature à leurs pieds, ils avaient pris des photos du grand nuage qui croissait de l'autre côté de la rivière, comme on le ferait pour un coucher de soleil ou un arc-en-ciel. Ils avaient mangé de la poule au riz et passé une soirée conviviale – à Fort McMurray on avait la belle vie. Leurs amis étaient rentrés chez eux le lendemain.

Parce que au ministère des Forêts, on avait pris les choses en main : les pompiers étaient sur place, les canadiens sillonnaient le ciel. En ce qui concernait les Linder et leurs invités, quoi qu'il ait pu se passer là-bas, on gère. Après tout, c'est bien ce que l'on fait à Fort McMurray : on gère. Peu de régions sélectionnent aussi rigoureusement leur main-d'œuvre que dans le nord de l'Alberta, et à Fort McMurray en particulier – des équipiers résistants, audacieux, motivés pour faire ce qu'il faut et s'enrichir. Cela incluait les soldats du feu, et ceux du ministère des Forêts de l'Alberta – sur des territoires allant de la Prairie et de ses pâturages jusqu'aux Rocheuses et à la forêt boréale – sont considérées comme étant parmi les meilleures au monde. En privé, certains se voient même comme *les meilleurs*. Certes, il était un peu tôt au début de mai pour les incendies – il restait sur les berges de la rivière des blocs de glace de la taille d'une voiture, et certains lacs des environs étaient encore gelés –, mais ce n'était pas nouveau. Les incendies embrument l'horizon chaque printemps et chaque été ; à cette latitude, la fumée fait tout simplement partie du paysage boréal. Comme le dirent Shandra et Corey Linder, presque d'une seule voix : « Ça arrive tous les ans¹⁴. »

Ce qui était vrai, jusqu'au moment où ça ne le fut plus.



Dans la forêt, invisibles, les choses changeaient. En hiver les chutes de neige étaient très inférieures à la normale depuis deux ans et, même si le printemps commençait à peine dans le nord, les feuilles et les pommes de pin crissaient et craquaient sous les pas comme à la fin de l'été. Compte tenu de tout cela, de la chaleur hors de saison, et du fait que cinq incendies spontanés s'étaient déclarés ce week-end-là autour de la ville, il est difficile de ne pas s'étonner de l'insouciance

des habitants de Fort McMurray. Mais si, ce 3 mai, vous aviez été debout à l'aube comme Shandra Linder et que, comme elle, vous aviez vu le ciel si clair et prometteur d'un bel été, vous pourriez comprendre cette insouciance. L'éclat de cette aube était si exceptionnel, même pour le nord de l'Alberta, qu'après avoir comme chaque matin promené son chien, lu ses e-mails en buvant son café et en fumant une cigarette, et pris une douche, Linder fit quelque chose qu'elle n'avait pas fait depuis longtemps : elle ressortit son tailleur bleu marine préféré, puis une paire de chaussures à talon assorties, et laissa ses chaussettes dans leur tiroir. Ainsi vêtue, elle partit travailler au siège de Syncrude à Mildred Lake. Dans le garage, elle eut le choix entre différents véhicules ; en accord avec sa tenue et sa bonne humeur, elle opta pour la voiture qu'elle surnomme « la petite » : une Porsche noire qui n'avait pas vu la lumière depuis six mois. Les hivers sont longs et sombres à Fort McMurray, mais celui-là était derrière elle, le printemps était de retour, et elle se sentait aussi belle et pleine d'espoir que cette journée.

Elle avait de la compagnie ; depuis quelques semaines, ses voisins émergeaient eux aussi, s'épanouissant telles les fleurs printanières arrivées en avance cette année-là. On rangeait les parkas et les bottes portées comme une seconde peau depuis octobre, on remettait en état les jardins négligés pendant six mois. Les garages, où une bonne partie de la vie sociale de Fort McMurray se déroule entre les établis, les réfrigérateurs emplis de bières, les VTT, et divers bricolages en cours, s'ouvraient pour laisser entrer l'air, le soleil et les visiteurs. Les gens se souriaient à eux-mêmes à l'arrêt de bus, levant le visage vers le ciel comme un tournesol ou un Russe en prière, tandis que leur corps retrouvait la sensation particulière de la tiédeur du soleil sur leur peau nue.

2

« Il est naturel que l'idée d'une exploitation des sables bitumineux ne soit acceptée qu'avec de considérables réticences. Elle n'est pas conforme à l'ordre des choses. »

Karl A. CLARK,
The Bituminous Sands of Alberta, 1929¹

Pour commencer à comprendre l'Alberta, il faut vraiment comprendre le pouvoir du soleil et du ciel, qui semblent y occuper une place disproportionnée. Rares sont les lieux où, en douze heures, on peut voir une aurore boréale dans toute sa splendeur, et un arc-en-ciel si imposant et aux sept couleurs si vives qu'elles ont l'air de néons concentriques – chacune distincte de la suivante. Dans ces étendues si vastes et dégagées, dominées par un ciel si limpide, ces phénomènes peuvent vous accompagner des heures durant alors que vous roulez à grande vitesse sur l'autoroute.

L'Alberta se situe juste au nord du Montana et juste au sud des Territoires du Nord-Ouest ; il fait à peu près la taille du Texas, avec lequel il a beaucoup de points communs. Comme le Texas, c'est une sorte de vortex énergétique : en plus des grands espaces et d'une allégeance patriotique à l'industrie pétrolière, les catastrophes naturelles – tornades, orages de grêle, inondations, incendies – sont douloureusement